

Du 24 janvier au 2 mars 2013

POSTE AUDIO

FRÉDÉRIC LEBRASSEUR - J'AI ÉTÉ ÉLEVÉ PAR DES VÉGÉTAUX

[2012 - 36 : 50 sec.]

Musicien autodidacte et improvisateur né, Frédéric Lebrasseur se retrouve derrière la batterie et aux percussions dans une tonne d'orchestres. Créateur d'univers sonores dynamiques et particuliers au théâtre, dans le monde de la marionnette, au cinéma, au cirque et en danse contemporaine, sa musique et ses performances ont fait le tour du monde. Il aime relever les défis, que ce soit concevoir la dramaturgie et la musique pour une fontaine ou diriger une symphonie portuaire improvisée du mât d'un bateau, pour commémorer les 20 ans de la démocratie en Pologne. Il présente l'oeuvre *J'ai été élevé par des végétaux live à la radio!*, créée dans le cadre du Mois Multi 10 à Québec, au café-bistrot L'Abraham-Martin et présentée en direct sur les ondes de CKIA 88,3. Un spectacle sonore en solo sur le thème des végétaux, des animaux, de la vie et de la mort, une improvisation sur batterie, laptop, légumes et autres végétaux.

Self-taught musician and born improviser, Frédéric Lebrasseur finds himself behind the kit and other percussion instruments for a ton of orchestras. Creator of dynamic sonic universes particular to theatre, the world of puppetry, cinema, circus and contemporary dance, his music and performances have circled the globe. He loves new challenges, whether it's creating music and dramaturgy for a fountain, or directing an improvised port symphony on a boat's mast to commemorate the 20th anniversary of democracy in Poland. He presents the work *J'ai été élevé par des végétaux live à la radio!* (I was raised by plants live on the radio!) created as part of Le Mois Multi 10 in Québec City, at the Café-bistro L'Abraham-Martin, and broadcast live on the airwaves of CKIA 88.3. A solo sound piece on the theme of vegetation, animals, life and death, a drum improvisation with laptop, vegetables and other plants.

Frédéric Lebrasseur

Frédéric Lebrasseur [trans: Jo-Anne Balcaen]

EN TOURNÉE

CLARK est chez Parker's Box à New York dans le cadre de Brooklyn / Montréal

Julie Favreau / Patrick Martinez et Mathieu Beauséjour / Steven Brower

www.brooklynmontréal.com

BONNE ANNÉE 2013 !

LE CENTRE D'ART ET DE DIFFUSION CLARK

5455, avenue De Gaspé, local 114, Montréal [Qc] Canada H2T 3B3 514.288.4972 • info@clarkplaza.org

Du mardi au samedi de 12h à 17h WWW.CLARKPLAZA.ORG

Le Centre CLARK fonctionne grâce aux efforts soutenus de ses membres et de son personnel, est membre du RCAAQ et remercie de leur soutien les sociétés et organismes suivants :



Du 24 janvier au 2 mars 2013

Vernissage le jeudi 24 janvier à 20h

EN SALLES

CLAUDIE GAGNON

LES QUEUES DE COMÈTE (SALLE 1)

KAREN KRAVEN

AS ABOVE, SO BELOW (SALLE 2)

Pour cette première exposition de l'année 2013, Claudie Gagnon et Karen Kraven ont chacune choisi de présenter des installations transformant leurs salles respectives en des mondes repoussant les limites du cube blanc. Véritable espace immersif, l'œuvre *Les queues de comète* de **Claudie Gagnon**, habitant la salle principale, se décline en sept structures suspendues rassemblées au centre de l'espace de manière à évoquer un îlot. Des pièces de taille réduite, qualifiées de « satellites », s'y trouvent déployées. Bien que les matériaux domestiques, pauvres et triviaux qui ont fait la réputation de l'artiste soient ici encore utilisés – éponges à récurer métalliques, bandes élastiques, poussières, cheveux, nouilles, tubercules germés, etc. – ils sont plus difficiles à reconnaître. Déconstruits, étirés, désarticulés, ils flottent dans la quasi-pénombre de l'espace, que Gagnon cherche ainsi à effacer en empruntant une stratégie bien connue des planétariums : faire oublier leur contexte en réduisant au maximum les repères spatiaux des visiteurs. Les objets, situés ainsi dans une atmosphère qui rappelle celle d'une grotte ou d'un espace infini, paraissent étrangement animés d'un esprit propre, frémissant et gémissant dans leur coin. Le spectateur est invité à circuler à travers l'assemblage au-dessus duquel court un réseau complexe composé de fils. Évoquant un appareil nerveux, ils sont responsables des légers tressautements affectant les corps en suspens. Une vague rumeur émane du cortège. Pourtant, dès que l'on s'approche d'un élément individuel, il est facile d'en identifier la tonalité personnelle, qui se détache de l'ensemble pour en marquer la singularité. Des lueurs apparaissent et disparaissent au rythme des déplacements, rappelant des phénomènes naturels

comme l'action des lucioles ou les lueurs des étoiles. Terne de loin, l'installation regorge de détails pour celui qui choisit de s'en approcher.

Le côté vieillot et poussiéreux des objets, les insectes naturalisés et les traces du passage mystérieux d'un individu inconnu – tous des indices pour le spectateur y déambulant – contribuent à alimenter chez ce dernier le sentiment inquiétant qu'il se trouve dans un temps figé, incertain, où quelque chose est peut-être sur le point d'advenir. Si une forme de nostalgie, voire de douce mélancolie émane généralement des œuvres de l'artiste, ici ce sentiment est moins lié à un rappel de notre propre mortalité, généré habituellement grâce à des arrêts sur image transformant des scènes de l'univers domestique en tableau hors du temps. En effet, *Les queues de comète* évoque plutôt une imagerie liée aux vieux laboratoires, du temps où les expériences occultes et la magie, notamment par l'entremise de l'alchimie, n'étaient pas aussi éloignées qu'aujourd'hui de ce qu'on considérerait alors comme la sphère scientifique. C'est à ce que la culture populaire a retenu de ces histoires, intégrées à l'imaginaire de tous, que l'on doit l'odeur de poussière et l'impression d'obsolescence qui se dégage de l'ensemble.

Avec *As Above, So Below*, **Karen Kraven** sollicite également l'imaginaire du spectateur en l'obligeant à se raconter, voire à s'inventer, l'histoire reliant les éléments qu'il observe ou expérimente. Une immense photographie noir et blanc au grain extrêmement présent tapisse, telle une murale, le mur du fond de la petite galerie. Recouverte d'une grille formée de roches aux propriétés magnétiques, l'image montre l'ouverture

condamnée d'une pièce qui, selon la légende, aurait autrefois servi de repaires pour les activités illégales menées par Al Capone durant la prohibition. Un dossard de jockey reprenant celui porté par Earle Sande, qui courait en 1930 sur le cheval Gallant Fox, qualifié de météorite, mène aussi à l'histoire du truant qui fréquentait assidûment l'univers de la course et du jeu. Une photographie plus énigmatique, encadrée et accrochée au mur, montre une forme sphérique blanche se découpant dans un environnement noir alors qu'une boule, de la taille de la lueur immortalisée, est encastrée dans une autre cloison de la galerie. Les trous enfoncés dans la surface sphérique trahissent sa nature de boule de bowling, suspendue entre deux pièces, entre deux temps, à l'image de l'installation elle-même dont la salle principale se prolonge, au moyen de la murale fixée à une de ses extrémités, dans un univers autre, issu d'un autre temps et d'un autre espace. Une copie d'un ancien numéro du magazine *Playgirl* ainsi qu'une structure sculpturale se trouvent également sur les lieux.

Parce qu'elle est scellée, l'ouverture agit comme une provocation, attisant la curiosité, l'attirant à la manière d'un aimant. Que reste-t-il sur les lieux du crime? Que se passait-il réellement derrière cette palissade? En quoi le magazine et les autres accessoires dispersés sont-ils liés à l'anecdote à laquelle l'artiste elle-même souhaite nous faire penser? L'installation, agissant

CLAUDIE GAGNON

LES QUEUES DE COMÈTE (SALLE 1)

KAREN KRAVEN

AS ABOVE, SO BELOW (SALLE 2)

For this first exhibition of 2013, Claudie Gagnon and Karen Kraven have each chosen to transform their respective rooms through installations that expand the limits of the white cube. In the main room, **Claudie Gagnon's** work *Les queues de comète* is a truly immersive space consisting of an arrangement of seven structures gathered like an island in the centre of the space. Small-scale pieces, described as "satellites", are assembled within it. Though the poor and trivial domestic materials, which the artist has become known for, are still in use here—metal scrubbing sponges, rubber bands, dust, hair, noodles, sprouted tubers, etc.—they are not as easy to recognize. Deconstructed,

comme une mise en scène, comme un décor attendant que les acteurs de la scène devant s'y dérouler daignent se présenter, paraît en suspens. Sa facture ancienne, dépassée, en fait un canevas idéal pour la projection: appartenant à une autre époque, il est encore plus facile d'en fabuler le contexte. Il n'est d'ailleurs pas anodin de noter que Karen Kraven s'est toujours intéressée au cinéma, aux plateaux de tournage et aux artifices qui y sont déployés. En témoigne l'installation *This is a Place to Wait out the Rain*, présentée en 2011 à la Galerie Leonard & Bina Ellen, à l'occasion de l'exposition *Ignition* sur le travail d'étudiants terminant leur maîtrise. L'œuvre révélait le procédé par lequel, au cinéma, on donne l'illusion de la pluie, c'est-à-dire en faisant glisser des gouttes le long d'une vitre donnant sur l'extérieur. Bien que l'on voie rarement lors d'un orage l'eau s'écouler ainsi sur les parois d'une fenêtre, le cinéphile n'y voit que du feu. Ce qui prouve d'une façon légèrement dérangeante que l'on croit parfois davantage à l'idée que l'on se fait de la réalité qu'à la réalité elle-même.

Anne-Marie St-Jean-Aubre

Claudie Gagnon remercie le CALQ et Frédéric Lebrasseur pour la conception sonore.

Karen Kraven remercie le CALQ ainsi que Dean Baldwin et Alida Kraven.

stretched and torn, they float in the almost complete darkness of the room. A space that Gagnon seeks to erase by using a well-known planetarium strategy: remove spatial references to a maximum so that visitors forget the context they are in. In an atmosphere that recalls a cave or an infinite space, objects appear to be strangely animated by a spirit of their own as they tremble and groan in their corner. The viewer is invited to move through an assemblage above which a complex network of wires is stretched. Evocative of a nervous system, the wires are responsible for the light jolts impacting the suspended objects. A slight rumbling emanates from the procession. However, as

soon as one approaches an individual element one can easily identify a personal tonality that asserts its singularity and signals its difference from the whole. As one moves through the space, flickering lights appear and disappear recalling natural phenomena such as the light given off by fireflies or shimmering stars. Though it appears bland from far, upon closer inspection the installation reveals a plethora of details.

The objects' old fashioned and dusty look, the naturalized insects and the traces left by the passage of a mysterious and unknown individual act as clues for visitors, who are caught in this uncanny atmosphere of suspended time in which something may be about to happen. Though there is often a form nostalgia or a gentle melancholy associated with the artist's works, in this case this is less linked to an invoking of our own mortality, which the artist usually generates through freeze frames in which domestic scenes are transformed into timeless pictures. In fact, *Les queues de comète* evokes the imagery of ancient laboratories, of a time in which occult experiments and magic, notably in alchemical practice, were considered to be closer to the scientific sphere than they are today. The whiff of dust and obsolete appearances that the display transmits is to a large extent shaped by popular culture's relaying of these stories which have seeped into our collective imaginary.

With *As Above, So Below*, **Karen Kraven** also involves the viewers' imaginary, by requiring them to recount, even invent, the story that will link the elements which they observe or experience. An immense and very grainy black and white photograph, covers the back wall of the small exhibition room in the manner of a mural. Covered by a grid made out of magnetic rocks, the image shows the condemned entrance of a room which, according to the legend, is where Al Capone carried out his illegal activities during the prohibition. The bib number of a jockey, Earle Sande, who raced in 1930 on the horse Gallant Fox—likened to a meteorite—also leads back to the gangster, who was an avid horseracing and gambling enthusiast. A more enigmatic photograph, framed and wall mounted, shows a white spherical form that stands out in a dark environment, while a ball, of the same size as the immortalized glimmer,

is embedded in another gallery wall. The holes drilled into its spherical surface betray its bowling ball nature, suspended between two rooms, between two times, in the image of the installation itself which, by way of the mural placed at one of its ends, extends into another world, from another time and space. A copy of an old *Playgirl* magazine and a sculptural structure are also present on the site.

Because it is sealed, the provocative opening arouses curiosity and attracts viewers' attention like a magnet. What is left on the crime scene? What really happened behind these fences? To what extent are the magazine and the other scattered accessories related to the anecdote the artist is trying to make us think about? Like a stage set awaiting the actors who are to play out the scene that is supposed to unfold there, the installation seems to stand still in time. Its old fashioned feel makes it a perfect setting for projecting the imagination: this picture from another time makes it even easier to make up a story. Moreover, it is worth noting that Karen Kraven has always been interested in cinema, particularly in film sets and the tricks that are used on them. This was made evident in the installation *This is a Place to Wait out The Rain*, presented in 2011 at the Leonard & Bina Ellen Art Gallery, as part of the graduate MFA student exhibition *Ignition*. The work revealed the process whereby the illusion of rain is created in films, i.e. by sliding drops along an exterior facing window. Though this is rarely the way raindrops form on a window pane during a storm, film enthusiasts always fall for it. In a somewhat disconcerting way, this goes to prove that we sometimes pay more credence to our picture of reality than to the reality itself.

Anne-Marie St-Jean-Aubre
Translated by Bernard Schutze

Claudie Gagnon would like to thank the CALQ and Frederic Lebrasseur for the sound work.

Karen Kraven would like to thank the CALQ, Dean Baldwin and Alida Kraven.